

## Un cinéma de l'immaturité

Marie-Claude Loiselle

---

### Distribution

Number 146, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62755ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Loiselle, M.-C. (2010). Un cinéma de l'immaturité. *24 images*, (146), 3–3.

## UN CINÉMA DE L'IMMATURITÉ

L'émotion suscitée par le décès coup sur coup de Pierre Falardeau et de Gilles Carle, qui a donné lieu chacun à un lot d'hommages, a aussi eu pour effet de mettre davantage en relief la médiocre visibilité à laquelle est confinée la part la plus personnelle et percutante de leur œuvre. Bien sûr, Pierre Falardeau ne souffrait pas d'être tenu dans l'ombre comme tant d'autres cinéastes, lui qui n'a jamais cessé de prendre la parole dans différents médias pour dire et écrire ce qui lui pesait sur le cœur. Et Gilles Carle non plus n'était pas une figure inconnue, quoique, malheureusement, cela était davantage attribuable au combat mené sur la place publique par sa conjointe, Chloé Sainte-Marie, depuis que la maladie l'avait réduit au silence, qu'à ses films, bien qu'ils composent une des œuvres majeures de notre cinématographie. Il n'en reste pas moins que, dans le contexte de notre cinéma « pauvre », ce pionnier n'a pas été le plus à plaindre, lui qui demeure sans doute notre cinéaste le plus prolifique. Et pourtant...

Pourtant, alors que nous le rencontrons pour un entretien peu avant la sortie de *Pouding chômeur* en 1996, Carle se montrait outré de devoir encore, au moment de soumettre un nouveau projet, faire la preuve de sa capacité à le réaliser, comme si les gens auxquels il faisait face dans les différentes institutions n'avaient jamais vu ses films ou alors que ses 40 ans de métier avaient peu de valeur pour eux. Les institutions ne sont évidemment pas des structures monolithiques, mais, issues de la société qu'elles représentent, elles se trouvent globalement atteintes de la même amnésie qui nous affecte collectivement. Entraînés par une sorte de fuite en avant, leurs représentants ont si peur d'être accusés de ne pas sentir le vent tourner, d'avoir manqué le train, de ne pas avoir su profiter du sang neuf de ceux qui se montrent prêts à prendre le relais dans la course aux recettes (qu'ils soient humoristes, comédiens, scénaristes de séries télé, jeunes diplômés, peu importe), qu'ils semblent envisager notre production cinématographique comme si elle n'avait ni passé, ni avenir.

L'ignorance et la vision étriquée décrites par Gilles Carle autant que l'exemple de Pierre Falardeau, qui a dû ni plus ni moins qu'« acheter » la possibilité de réaliser ses films plus personnels en échange de la production d'*Elvis Gratton*, et qui, malgré tous les projets pour lesquels il s'était battu ces dernières années, n'avait plus tourné depuis huit ans au moment de son décès, ne sont malheureusement pas des exceptions. Ils sont le symptôme d'une anomalie profonde du système qui rejette l'idée de continuité, d'expérience, de maturité et, par conséquent, la notion d'*œuvre*, occultant le fait que le travail d'un artiste n'a de sens que dans la durée. Bien sûr, la difficulté à trouver un financement adéquat pour mener à terme un projet est le lot de tous les cinéastes qui réalisent des œuvres vraiment personnelles et singulières, mais ce dont il est question ici excède ce problème. Il s'agit de la quasi-inexistence dans notre cinéma de films réalisés par des cinéastes d'âge mûr. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil du côté des fictions sorties cette année pour s'en rendre compte : sur plus d'une vingtaine de films, deux ont été réalisés par des cinéastes ayant dépassé la soixantaine. Ainsi, ceux qui continuent à faire des films après 30 ou 40 ans de métier

y parviennent au prix d'un combat acharné qui ne leur procure rien de mieux qu'un financement famélique – obtenu le plus souvent en se rabattant sur les fonds destinés aux longs métrages indépendants à petit budget, lorsque ce n'est pas, plus modestement encore, les bourses des conseils des arts (voir par exemple Forcier, Lanctôt, Lefebvre). Ne leur fait-on pas comprendre plus ou moins subtilement qu'ils ont « fait leur temps »? Qu'une telle inconséquence soit possible, alors que l'on accorde allègrement des millions à des réalisateurs sans expérience, même en sachant les « naufrages » fréquents, équivaut pour eux à la pire des gifles. Allez voir pourquoi certains ont aujourd'hui préféré prendre leur « retraite »...

Le décès récent d'un autre cinéaste marquant rend plus criante encore cette aberration qui mine le cinéma québécois : Éric Rohmer est mort à l'âge de 89 ans et n'avait jamais cessé de pratiquer activement son métier. Il laisse ainsi en héritage 25 longs métrages de fiction – en plus d'une quinzaine de courts films et quelques documentaires – dont le point d'orgue aura été *Les amours d'Astrée et de Céladon*, réalisé à l'âge de 87 ans. Alain Resnais, âgé lui-même de 87 ans, dont nous attendons la sortie du plus récent film sur nos écrans, *Les herbes folles*, affiche une filmographie non moins impressionnante, et il en est de même pour un nombre non négligeable de cinéastes qui ont tous dépassé le cap des 70, voire des 80 ans : Chabrol, Godard, Rivette, Varda, Loach, Eastwood, Angelopoulos, etc., et le doyen de tous, Oliveira (101 ans!), qui tourne pratiquement un film par année depuis 30 ans. Et que serait le cinéma mondial sans toutes ces grandes œuvres laissées par des réalisateurs d'un âge avancé, d'Ingmar Bergman à Youssef Chahine, en passant par Shohei Imamura? C'est donc qu'il y a eu et continue d'y avoir des gens, ailleurs, qui envisagent comme un privilège d'accompagner le travail de créateurs ayant atteint leur plein essor.

Mais ici les choses se passent tout autrement... Jean Chabot avait souvent évoqué sa crainte d'être repoussé sur le bas-côté de la route, ne cessant d'être taraudé par le fait que beaucoup d'artistes et de cinéastes québécois étaient disparus « à l'âge de la grande maturité créatrice », sans pouvoir mener leur œuvre à terme. « Ne peux m'empêcher de penser, écrivait-il, que trente ou quarante années de cinéma québécois débouche ainsi sur des œuvres tronquées, inachevées, incomplètes ». « Ne peux m'empêcher de penser à ce que n'auront pas fait Jutra et Groulx, Mankiewicz et Lauzon »<sup>1</sup>, noms auxquels s'ajoutent aujourd'hui Fernand Bélanger, Pierre Falardeau et Gilles Carle, qui a tourné son dernier film à 70 ans, en pleine « maturité créatrice » justement, et... l'auteur de ces lignes tourmentées, Jean Chabot, décédé à l'âge de 58 ans.

Sans aller jusqu'à dire que le manque de reconnaissance, si ce n'est le mépris, auquel faisaient face ces cinéastes leur aura été fatal, on peut tout de même affirmer que l'incessante adversité qu'ils ont dû affronter a contribué à leur couper les ailes. Or se priver de cette maturité créatrice des cinéastes, n'est-ce pas maintenir notre cinéma, malgré tous ses coups d'éclat des dernières années, dans l'immaturation?

Marie-Claude Loisel

1. *Le pays incertain*, 24 images n° 103-104, automne 2000.